

sexualité illicite, ainsi que les convictions religieuses et politiques, se révèlent être des facteurs d'évolution importants».

Avec la même rigueur méthodologique et didactique, Sandro Guzzi-Heeb se penche sur les nombreux conflits locaux qui animent la vie politique du Val de Bagnes en focalisant son attention sur des acteurs trop souvent considérés comme mineurs par l'historiographie, soit les couches populaires formées de paysans, d'éleveurs, d'artisans, de petits marchands... et de leurs femmes qui participent activement aux luttes idéologiques et politiques de la région à travers un maillage serré, mais repérable, de réseaux familiaux. Le poids de l'Église sur les comportements et les idées, la prise de conscience des libertés individuelles, la défense des droits collectifs et de ceux touchant la propriété, sont au cœur des conflits qui divisent les communautés locales. «Les fronts sont influencés par l'opposition de groupes parentaux, mais les factions – et cela est fondamental – se structurent également autour d'idées et de valeurs partagées, qui façonnent les identités, les solidarités et les réseaux sociaux». Les trajectoires familiales, les naissances légitimes et surtout illégitimes, véritable fil conducteur de ces démonstrations, les transactions foncières, les appartenances associatives sont scrutées dans chaque village. Les dimensions spatiales de toutes ces transformations mises en exergue laissent apparaître de nettes différences entre les hameaux sans toutefois mettre la commune de Bagnes au bord de l'éclatement contrairement à ce qui a pu se produire dans d'autres régions. «Comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est la commune qui demeure l'espace de référence fondamental, c'est elle qui détermine les stratégies d'alliances, de coopération et les réseaux sociaux. C'est autour de la commune que se développent une forte identité et un sentiment d'appartenance». La stabilité des réseaux de parenté et des réseaux sociaux contribue fortement au maintien d'une identité commune.

Pour Sandro Guzzi-Heeb, «le regard microhistorique permet d'intégrer des variables trop souvent négligées dans l'analyse sociale et politique. L'attitude par rapport à la morale catholique, à l'autre sexe, et la transmission de valeurs sociales, morales dans les groupes parentaux, deviennent des variables significatives et influentes. En d'autres termes: les conflits politiques, à plusieurs reprises violents, qui agitent la société valaisanne – comme le reste de l'Europe – au XIX<sup>e</sup> siècle, ne sont pas dus uniquement à des idées politiques différentes, mais en partie aussi à des attitudes divergentes envers la famille, la sexualité, la religion et l'autre sexe. Les attitudes sexuelles apparaissent alors comme un élément central dans la formation de milieux socio-politiques différents».

Un des objectifs de cette recherche est atteint, soit réinsérer cette vallée alpine dans l'histoire et cesser de la considérer comme une zone marginale peuplée de gens arriérés. La richesse de la vie locale qui résulte de ces observations détaillées des sources sociales et politiques croisées avec les données généalogiques et corrélées à une analyse des réseaux, mérite attention; ces nouvelles approches changent les perceptions des régions de montagne et remettent en cause les catégories de la tradition et de la modernité chargées de jugements de valeur et appliquées parfois à tort comme le démontre Sandro Guzzi-Heeb. L'histoire locale et régionale du Val de Bagnes reste à la mesure de l'homme et des femmes qui reviennent sur le devant de la scène. Elle prend tout son éclat quand elle est traitée avec méthode, rigueur, patience, imagination et empathie.

*François Jequier*

**Blaise EXTERMANN, *Une langue étrangère et nationale: histoire de l'enseignement de l'allemand en Suisse romande (1790-1940)*, Neuchâtel: Alphil, 2013, 479 p.**

Comment l'allemand, encore balbutiant durant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, s'érigea-t-il en moins d'un siècle en une discipline scolaire fermement établie dans l'espace suisse romand? Quelle part prirent les maîtres d'allemand à cette construction? Interrogeant le rapport qu'entretinrent, au sein de cette évolution, la disciplinarisation de la matière scolaire d'une part et, d'autre part, la professionnalisation de ses enseignants, Blaise Extermann retrace l'histoire d'une discipline souvent qualifiée de «mal-aimée» en Suisse

romande, de l'Ancien Régime à la Seconde Guerre mondiale. L'imposante synthèse qui en résulte, tirée de la thèse de doctorat de l'auteur, se distancie d'une tradition historiographique attachée à la nette séparation des milieux académique et scolaire (où l'école adapterait servilement le « savoir expert » de référence), en revvalorisant la liberté des enseignants et leur rôle dans l'élaboration de leur discipline. Procédant à une comparaison entre cantons romands, l'ouvrage comble une lacune dans l'historiographie, déjà riche du côté de la France (voir notamment M. Espagne et M. Werner, M. Mombert, J. Brethomé, E. Rothmund); il a en effet le mérite de décloisonner un objet de recherche jusqu'ici circonscrit en Suisse aux frontières cantonales, et qui, de par sa nature même, représente un terrain fécond pour l'étude des transferts culturels entre régions germanophones et francophones au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Pour aborder un questionnement aussi vaste, Blaise Extermann a dépouillé un *corpus* de sources important: lois scolaires, comptes rendus des Conseils d'État cantonaux et Bulletins des différents organes législatifs, procès-verbaux (de conférences des maîtres et de diverses commissions), rapports et correspondances, mais aussi les programmes des cours d'allemand de 1839 à 1940 pour les écoles secondaires étudiées (l'auteur les a recensés dans une base de données forte de 2400 fiches), et autres journaux, mémoires, pamphlets ou essais sur l'enseignement des langues vivantes. L'auteur a ainsi identifié, grâce à leurs candidatures ou à des articles nécrologiques, 638 professeurs qui enseignèrent l'allemand durant la période étudiée en Suisse romande. L'ouvrage est structuré en trois parties: tout d'abord, les professeurs d'allemand en regard du développement de l'allemand langue étrangère à l'école (partie chronologique, de 1790-1940), puis leur formation professionnelle et l'évolution de l'allemand et de la pédagogie dans le milieu académique et, enfin, la construction de l'allemand comme discipline.

Identifiant dans la première partie trois périodes principales, l'auteur retrace le parcours de l'allemand qui se situe d'abord « au seuil » de l'école avec des échanges linguistiques et se limitant à l'enseignement privé (1790-1840), avant de rejoindre les plans d'études sous l'impulsion notamment des communautés germanophones de Suisse romande et des radicaux. Surtout allemands, puis alémaniques, les maîtres seront francophones dès 1890. À compter de cette date, l'allemand s'installe d'ailleurs comme discipline et l'enseignement de cette langue s'érige en profession faisant l'objet d'un enseignement pédagogique spécifique. L'auteur montre surtout le contexte dans lequel évolue l'allemand langue étrangère, enjeu de taille au sein des ruptures politiques successives qui menacent l'unité nationale; il tient compte notamment de l'évolution de la dialectologie (et de la question du suisse allemand) ou des débats pédagogiques auxquels participent les maîtres (entre méthode directe, axée sur la maîtrise écrite et orale de la langue et méthode grammaticale, tournée vers la culture écrite et la traduction héritée des langues anciennes), et montre efficacement l'implication des maîtres (auteurs de manuels scolaires) dans la construction de leur discipline.

La deuxième partie ouvre la perspective sur l'évolution des disciplines académiques « de référence » (la *Germanistik* et les sciences de l'éducation), problématisant les rapports multidirectionnels entre université et école secondaire via les axes de la disciplinarisation et la professionnalisation: la profession se développe et recourt (c'est là une « seconde » disciplinarisation) toujours plus aux disciplines académiques. Quant à la *Germanistik*, Blaise Extermann montre que si l'enseignement de l'allemand n'en tire pas ses origines, celle-ci nourrit la profession de maître d'allemand, qui, à son tour, confère une légitimité à l'existence de la discipline académique. La troisième partie de l'ouvrage se situe en continuité, puisqu'elle analyse les domaines de la didactique de l'allemand que sont l'expression orale, la grammaire et la littérature, postulant notamment un renouveau de la culture écrite durant la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle dans lequel les livres de lecture et les chrestomathies ont la part belle. L'ouvrage est enfin enrichi de portraits de groupes d'enseignants rassemblés sous un thème commun: les réfugiés allemands enseignants, ou encore la profession des premiers maîtres d'allemand, « ecclésiastiques, chantres et scientifiques ».

Ambitionnant une histoire institutionnelle totale, sur un siècle et demi, *Une langue étrangère et nationale* n'évite pas quelques écueils. Celui, pour commencer, d'une longue présentation de tendances générales, certes non dénuée de finesse, mais qui s'appuie paradoxalement sur la référence à d'innombrables professeurs et

acteurs divers, notamment sous la forme de ces « portraits collectifs caractéristiques pour les différentes périodes et pour les thèmes abordés ». Paraissant mis côte à côte principalement pour apporter leur pierre à la construction d'un édifice ordonné et cohérent, ces acteurs historiques peinent à faire entendre leur voix. On regrettera en outre que les problématiques des deux dernières parties soient présentées en regard de la seule institution scolaire, ce qui les déconnecte du contexte politique et social plus large ; par exemple, pour l'analyse des programmes d'allemand, on aurait aimé connaître les débats politiques autour des manuels. Enfin, l'analyse des transferts culturels, axée principalement sur l'impact des idées pédagogiques allemandes en Suisse, aurait pu être mieux explicitée : selon quelles modalités les auteurs suisses adaptent le modèle allemand), quelle est l'influence de l'espace français ? Le fondement scientifique du choix de l'allemand (plutôt que celui d'une autre discipline) aurait également mérité un commentaire.

Ceci dit, lorsqu'il s'offre la possibilité d'approfondir les points de vue, l'auteur produit de très belles pages, par exemple sur la crise de 1918 à Genève. Initiée par les étudiants inspirés par les nouveaux élans de la pédagogie qui se développent sous la houlette d'Édouard Claparède et dans le milieu enseignant du professeur de pédagogie Albert Malche, cette crise voit des positions taxées d'intellectualistes ou d'encyclopédistes, alors que les étudiants critiquent à grand renfort de pamphlets un enseignement superficiel de l'allemand se cantonnant aux noms des poètes importants. Les portraits aussi fournissent, ici et là, une analyse fouillée et passionnante (comme c'est le cas pour des femmes enseignantes, dont l'auteur montre avec subtilité la participation à l'élaboration du savoir des maîtres d'allemand, longtemps axé pour l'enseignement féminin sur son seul utilitarisme). La troisième partie est à cet égard la plus réussie : outre la présentation d'une analyse quantitative détaillée des programmes scolaires, elle interroge les sources sous des angles novateurs et originaux, comme en témoigne l'analyse du débat sur l'écriture gothique dont l'importance jusqu'ici sous-estimée illustre la complexité, pour l'auteur, de la lente construction d'une discipline scolaire. Ainsi, avec ce riche ouvrage, s'appuyant sur une documentation immense et bien maîtrisée, Blaise Extermann fournit également des pistes fructueuses pour de futurs travaux sur l'enseignement de l'allemand langue étrangère, et notamment concernant les pratiques scolaires, encore méconnues.

*Nathalie Dahn*

**Marc GIGASE, Cédric HUMAIR, Laurent TISSOT, *Le tourisme comme facteur de transformations économiques, techniques et sociales (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Neuchâtel : Alphil, 2014, 354 p.**

Aussi étonnant que cela puisse paraître, les historiens ont longtemps largement ignoré le rôle joué par le tourisme dans le développement des sociétés contemporaines. Un groupe de chercheurs de l'Université de Lausanne, conduit par Cédric Humair, a comblé ce vide pour l'Arc lémanique, région touristique pionnière en Europe. Dans le cadre d'une recherche de longue haleine, outre l'analyse des facteurs inhérents à la *success story* lémanique, les historiens ont aussi étudié les effets du tourisme sur l'économie régionale. Cette recherche, qui a donné lieu à une première publication (voir compte rendu suivant dans le présent volume), a soulevé de nouvelles questions. Constatant l'impact majeur du tourisme sur l'Arc lémanique, les chercheurs ont interrogé la portée d'un tel exemple. Il était alors nécessaire de comparer les évolutions économiques, sociales et techniques induites par le tourisme. Un colloque international organisé à Lausanne, en novembre 2011, a répondu à cette démarche et a débouché sur l'ouvrage susmentionné dont le présent compte rendu a déjà été fait, en anglais, dans le *Journal of Tourism History* (vol. 6, 2-3, 2014, pp. 258-262)

Dans une première contribution introductive, les chercheurs lausannois, Cédric Humair, Marc Gigase, Julie Lapointe Guigoz et Stefano Sulmoni évoquent les effets sur l'économie régionale de l'extraordinaire essor touristique de l'Arc lémanique entre 1852 et 1914. Les dépenses considérables effectuées par les touristes irriguent l'ensemble des secteurs. Ce pouvoir d'achat importé contribue en particulier au développement d'industries produisant des biens consommation de luxe, comme le chocolat. Quant aux gigantesques

investissements réalisés en lien avec le tourisme par des entreprises ou des collectivités publiques, ils profitent aux différents acteurs du bâtiment ainsi qu'au nombre de fabricants d'équipements techniques. Moteur d'industrialisation, le tourisme favorise aussi l'épanouissement de la place financière lémanique, à laquelle elle offre des possibilités de placement et procure une riche clientèle d'affaires. Véritable *leading sector* de l'économie lémanique, le tourisme impulse, de manière plus large, un processus de modernisation technique dans la région, non sans susciter parfois certaines oppositions. La création de réseaux de distribution d'eau et d'électricité ou encore de systèmes d'égouts performants est ainsi directement liée à l'essor du tourisme.

La première section de l'ouvrage est consacrée aux impacts socioéconomiques du tourisme. John K. Walton montre que son essor, loin d'être une simple conséquence de la Révolution industrielle, participe de façon organique à ce processus. Le cas du fabricant de ski Rossignol, étudié par Anne Dalmaso et Régis Boulat, atteste l'importance des pratiques touristiques en tant que moteur d'innovation et de production industrielle. Quant à Annunziata Berrino et Ewa Kawamura, qui traitent de la Campanie, elles décrivent comment l'émergence d'une industrie lourde redéfinit la géographie touristique de la région. D'autres contributions se focalisent sur des régions périphériques. Johan Vincent, pour la Bretagne, et Mari Carmen Rodríguez, pour Saint-Jacques de Compostelle, soulignent tous deux que le processus de touristification, quelque profitable qu'il soit du point de vue économique, constitue une source de tensions entre touristes et locaux, et induisent des redéfinitions identitaires et territoriales. Enfin, étudiant le cas du canton de Villard-de-Lans, dans le massif du Vercors, Gilles Della-Vedova insiste sur les réseaux locaux à l'œuvre dans le développement touristique, qui n'est, somme toute, qu'une des modalités évolutives du monde rural.

La deuxième section explore l'influence du tourisme sur la modernisation technique. Celle-ci est particulièrement perceptible dans le domaine des transports. Dans sa contribution, Richard Gassan (†) explique dans quelle mesure le succès, lié au tourisme, de deux lignes de chemin de fer pionnières des États-Unis, a encouragé le développement ferroviaire. Bernd Kreuzer, qui s'intéresse au Salzkammergut, y constate la même relation entre tourisme et modernisation que sur l'Arc lémanique et sur la Côte d'Azur. En ce qui concerne l'hébergement, Alexandre Tessier démontre encore une fois, à la lumière de l'exemple parisien, que les hôtels de luxe sont un lieu d'élection et un moteur de l'innovation technologique : moderniser constitue pour ce type d'établissement une condition de survie dans ce segment de marché. Enfin, comme le démontrent les contributions de Françoise Breuillaud-Sottas et de Piergiuseppe Esposito, le tourisme stimule le développement des infrastructures sanitaires et médicales. Ainsi, à Évian, la présence des voyageurs conduit à l'amélioration du système d'évacuation des eaux usées, tandis que sur l'Arc lémanique l'essor du tourisme médico-sanitaire pousse les institutions médicales à être à la pointe du progrès technique.

La troisième et dernière section de l'ouvrage dépasse le cadre de la première recherche en abordant les impacts socioculturels du tourisme. La contribution de Philippe Duhamel met en évidence son rôle en tant que moteur d'urbanisation. Pour sa part, Anne-Marie Granet-Abisset dissèque les effets de la présence de saisonniers dans les stations alpines. Quant à Valérie Lathion, elle montre comment les actions philanthropiques menées par les alpinistes anglais en faveur des proches des guides décédés en montagne ont finalement débouché sur la création d'assurances accidents. De son côté, Sylvain Pattieu s'intéresse à une organisation promotrice de tourisme social, détenue par la Confédération générale du travail, principal syndicat français. Il met en évidence la tension entre une logique militante et une logique professionnelle et commerciale, qui finit par prévaloir. L'ouvrage se clôt sur deux études consacrées au tourisme automobile. Étienne Faugier souligne que les évolutions structurelles commencées au Québec par ce type de tourisme causent de profondes mutations culturelles, parfois combattues par les habitants. Quant à Catherine Bertho Lavenir, elle met en exergue l'émergence d'une culture propre au tourisme automobile, qui redéfinit notamment la perception de l'espace européen.

L'ouvrage issu du colloque de 2011 est une importante contribution à l'histoire du tourisme. Le cas de l'Arc lémanique, dont l'analyse ouvre de nouvelles pistes de réflexion, notamment en ce qui concerne le lien entre tourisme et modernité technique, constitue un excellent point de comparaison. Et les différentes

contributions, judicieusement agencées, témoignent de la fertilité du questionnement. De manière générale, l'ouvrage est la preuve qu'une approche transnationale du tourisme doit s'appuyer sur des études de cas bien documentées. Il remplit pleinement le but que s'étaient fixé les organisateurs du colloque, à savoir réhabiliter le rôle joué par le tourisme dans l'évolution des sociétés contemporaines.

*Mathieu Narindal*

**Cédric HUMAIR, Julie LAPOINTE GUIGOZ, Stefano SULMONI, Marc GIGASE, *Système touristique et culture technique dans l'arc lémanique. Analyse d'une success story et de ses effets sur l'économie régionale (1852-1914)*, Neuchâtel: Alphil, 2014, 464 p.**

En 1925, Gide relève dans son *Voyage au Congo* «les chutes de la M'Bali, si l'on était en Suisse, d'énormes hôtels se seraient élevés tout autour». Dans *L'architecte et le paysage* (1943), Ramuz brocarde à son tour l'industrie des étrangers et la quête effrénée de profit: «Ce que [les hôtes étrangers] exigent, outre des draps fins, un service soigné (...), c'est de quoi remplir leur journée de manière à n'y laisser aucune fissure par où l'ennui qui toujours les menace puisse s'y glisser. Ils ont besoin de disposer d'excellents tennis, de moyens de transport commodes (...), d'un golf avec beaucoup de trous, d'un orchestre pour danser, et de pouvoir justement en fin de journée (...) hasarder une petite fortune sur une table de jeu.»

Quoique situés en dehors de la période étudiée, ces propos mettent en valeur la synthèse finale de l'équipe réunie autour de Cédric Humair, qui, après avoir constitué une imposante base de données (quelque 1300 acteurs individuels et 750 sociétés), s'est proposé de renouveler l'histoire du tourisme en développant une circularité des approches technique, sociologique et économique. S'interrogeant sur les raisons de la *success story* de ce secteur dans l'arc lémanique – de l'apparition du chemin de fer à la Grande Guerre – et s'intéressant à ses retombées sur l'économie en général, les auteurs rejoignent partiellement les deux écrivains précités en imputant la première à la qualité de l'offre, et à sa capacité à suivre ou accompagner la mode et la demande d'une clientèle de luxe, via la maîtrise du processus de modernisation et la foi dans l'innovation. Dans la lignée des travaux de M. Agulhon ou de H. U. Jost, l'importance de la sociabilité locale et régionale – déclinée ici en termes bancaires, techniques ou politiques – explique également cette Belle Époque, si justement nommée en l'occurrence. L'étude réévalue par ailleurs le regard de l'historiographie traditionnelle sur l'industrialisation de l'aire géographique concernée, faisant du tourisme son *leading sector*.

Une chronologie plus fine s'impose toutefois qui permet de saisir une transformation et une différenciation de plus en plus poussées. Si Genève tient le haut du pavé (Chamonix, porte de l'Italie) jusque dans les années 1870, le percement du Gothard et sa mise à l'écart du Paris-Lyon-Marseille changent passablement la donne. Évian doit attendre le rattachement à la France pour connaître un essor centré sur le thermalisme, les eaux minérales et les jeux d'argent. Lausanne (formation et santé), comme la région Vevey-Montreux (tourisme d'altitude), connaissent pour leur part un vrai boom en lien avec les travaux de la ligne du Simplon. D'autre part, la Grande Dépression se signale par une concentration du capital et une cartellisation (sociétés hôtelières, sociétés de développement compagnies de transport) visant à mieux encadrer la concurrence ou améliorer la stratégie publicitaire.

L'union fait la force lorsqu'il s'agit de mobiliser les capitaux, s'organiser à l'échelon rhodanien pour le Simplon ou suivre la culture positiviste. L'interaction entre sphères financière, technique, touristique et politique se manifeste en observant la composition des conseils d'administration de différentes sociétés ou institutions. Des banquiers se muent en promoteurs touristiques, cependant que la Bourse de Lausanne se spécialise dans le placement de produits touristiques. La création de l'EPFZ puis de l'École d'ingénieurs de Lausanne offre des débouchés indigènes aux techniciens, qui alimentent en retour le pays en compétences spécifiques, diffusées par l'intermédiaire de revues. Une typologie des acteurs centraux distingue ingénieurs (Guillaume-Henri Dufour) banquiers (Marc Morel-Marcel, Émile-Bory-Hollard), politiciens (Gustave Ador,

Édouard Dapples), commerçants (Jean-Jacques Mercier, Jules Pflüger), rentiers (Édouard Sandoz) ou médecins. L'hôtelier montreuisien Alexandre Emery, actif également à Paris et dans le sud de la France se voit affublé de « produit le plus exceptionnel » du système touristique, illustrant le passage du capitalisme manchestérien à un capitalisme organisé.

Funiculaire, tramways, chemins de fer, à crémaillère et/ou électrifiés, telle la flotte de la CGN, hôtellerie, rien n'échappe à la double demande de standards élevés de la clientèle, mélange de goûts français pour l'apparat et anglais pour le *confort* pratique. Attestée par l'installation d'ascenseurs, du téléphone, du chauffage, de sanitaires et de l'eau courante à chaque étage sinon dans chaque chambre des palaces, la facilitation de la mobilité de la clientèle (acquisition de véhicules motorisés, raccordement aux transports publics), la modernité gagne aussi les loisirs et la fascination du sport-spectacle. Meetings aériens, courses automobiles, voyages en ballon, les éléments naturels (air, eau, montagne) ne suffisent plus. De son côté, l'affiche joue sur la spécificité de la topographie helvétique, qui magnifie la conquête technico-triomphe de territoires jusque-là hors d'atteinte.

L'intensité des investissements (plus de 1,5 milliard de nos francs de 1900 à 1914) n'empêche pas de juteux retours. La Société immobilière d'Ouchy distribue un dividende croissant de 3 à 30% entre 1889 et 1913, alors que la Société du Grand Hôtel de Territet (Ami Chessex) octroie un 10% constant sur la période. À l'inverse, la SA Champel Beau-Séjour ne dégage plus de profit dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette période globale de surchauffe économique comporte d'autres zones d'ombre : aux accidents et leur acceptabilité sociale, inhérents au progrès (réservoir de Sonzier en 1888, chaudière du *Mont-Blanc* en 1892) s'ajoutent les résistances culturelles, qui parlent de « malheur national ». Daudet aussi joue la partition antimoderne : « Pas un coin qui ne soit truqué, machiné. » La branche elle-même invite à la prudence qui souligne la nécessité de modérer investissements et concurrence, de manière à préserver la poule aux œufs d'or.

Quoique difficile à quantifier, le tourisme irrigue une grande partie de l'économie : diversification des Ateliers mécaniques de Vevey (charpentes métalliques) ou de Piccard-Pictet (chauffage, ascenseurs), substantielles retombées pour l'Hôpital cantonal vaudois (rayons X), consommation d'articles de luxe et explosion de l'exportation de chocolat (un tiers part en Grande-Bretagne) ou de l'eau en bouteille éviais. L'ouvrage ouvre enfin des perspectives stimulantes au niveau de l'émergence de la place financière helvétique et romande, et sa spécialisation sur la gestion de fortune. L'afflux de capitaux étrangers stimule-t-il le secteur, ou au contraire la disponibilité de livres sterling (puisque, selon un rapport de la Société de développement de Lausanne de 1912, « on vient de partout pour vivre en paix, à l'abri des vents, des brouillards et des impôts ») permet-elle le *take-off* touristique de céans ? Les banquiers privés Bugnion et Galland n'hésitent en aucun cas à se muer en agents de voyages *select*. La question demeure ouverte quant à une dynamique exogène ou endogène, et mieux vaut retenir l'idée d'un système fortement capitalisé à la veille du conflit mondial, et actif bien au-delà du canton (Chablais, Valais, Oberland bernois, France).

Dense et fouillée, l'étude gagnerait à une comparaison avec d'autres pôles phares (Interlaken, Lucerne), et au fil de l'exposé se recroqueville sur le binôme Lausanne/Riviera, alors que son titre invite au décloisonnement « nationaliste ». On regrettera aussi l'absence d'iconographie (que ne préfigurait pas la couverture), que ce soit en termes d'affiches (le texte évoque pourtant le développement des arts graphiques) ou d'illustrations des avancées techniques et matérielles.

Grégoire Gonin

**Fritz von Osterhausen (réd.), Frédéric Piguet, Estelle Hofer (éds), Louis Élisée Piguet: six générations d'horlogers de la Vallée de Joux, L'Orient: Imprimerie Baudat, 2014, 178 p.**

C'est une très belle publication, une de plus, sur l'histoire d'une dynastie d'horlogers au savoir-faire et à la longévité exceptionnels. La famille des horlogers Piguet a connu six générations continues d'horlogers avant

que l'enseigne Frédéric Piguet SA soit intégrée dans la société Blancpain SA, en 2008. Ses représentants ont produit des montres parmi les plus compliquées et les plus plates au monde qui appartiennent à l'histoire et au patrimoine de l'horlogerie. Le livre est à la fois le récit de l'horlogerie dans la Vallée de Joux autour des pionniers du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont fait de cette région « le centre de l'industrie horlogère suisse » (« Petite histoire de l'horlogerie en Suisse et dans la Vallée de Joux »): Samuel-Olivier Meylan, Pierre-Henri Golay, Abraham-Samuel Meylan et Benjamin Golay; l'histoire des vieilles familles qui ont sédentarisé la production de la montre dans les différents villages de La Vallée (« Les précurseurs »): Aubert, Audemars, Capt, Golay, Guignard, LeCoultre, Meylan, Reymond et Rochat. Parmi celles-ci, la famille Piguet, provenant du hameau « Piguet-Dessus », se consacre à la fabrication de montres: la lignée prend naissance avec les deux enfants de Jacques Piguet (1720-1809), paysan horloger: Abraham-Daniel, l'aîné (1746-1833), et Samuel, le cadet (né en 1757). Elle se poursuit avec Louis Élisée Piguet (1836-1924), un des deux fils de Jean Michel Étienne (1800-1859), premier membre de la famille à quitter la double activité de paysan horloger, pour ne se vouer qu'à l'horlogerie. La personne à l'origine de l'ouvrage Jacques Frédéric Piguet représente la 6<sup>e</sup> génération de la famille Piguet; il succède à son père Frédéric (1906-2001), lui-même fils d'Henri Louis (1867-1931), et petits-fils de Louis Élisée. Il reste le directeur de Frédéric Piguet SA jusqu'en 1995, avant de céder l'entreprise au SwatchGroup.

« Le livre est avant tout un témoignage à la mémoire de mes ancêtres qui ont œuvré à l'ombre des marques commercialisant leurs mouvements. » L'ouvrage a paru d'abord en allemand, il a été traduit en français pour être édité en 2014 avec des compléments documentaires. Il fait la part belle à Louis Élisée Piguet (pp. 30-104) dont on suit la vie rude et l'essor commercial de la manufacture au travers de la fabrication de montres de luxe compliquées et ultra-compliquées. Il passe en revue les différentes inventions de Louis E. Piguet, à l'aide de nombreuses illustrations techniques et de photographies d'exemplaires qui démontrent l'esprit inventif et le travail inlassable de leur auteur pour les faire breveter et commercialiser. Ses successeurs vont se spécialiser dans les mouvements particulièrement plats et dans la fabrication d'ébauches, avec, à chaque génération, des innovations (mécanisme multifonctionnel, « mécanisme de remontoir et de mise à l'heure », « indicateur de temps avec guichet mobile des heures », « disposition de deux paires d'aiguilles sur un axe commun », « mouvement automatique à rotor central excentré »).

Les annexes sont d'une grande qualité informative: « Mouvements développés par l'entreprise Frédéric Piguet SA durant la période d'activité de Jacques Piguet »; « Relevé des maisons qui ont été livrées par Louis Élisée Piguet au tournant du siècle »; « Mouvements de montres de poche livrés par Louis Élisée Piguet à Patek Philippe & Co. depuis 1893 »; « Liste des montres compliquées, des grandes complications et des extra-compliquées fabriquées entre 1883 et 1914 »; « Répertoire des calibres plus petit que 15 lignes classés par genre »; « Fabricants d'horlogers établis à la Vallée de Joux en 1895 »; « Glossaire de la terminologie technique ». Le tout est soutenu par une illustration de grande qualité, une mise en page soignée ainsi qu'une bibliographie de référence. La publication se clôt par un arbre généalogique complet des horlogers Piguet et alliés. Si elle offre un bel écrin à une aventure horlogère exceptionnelle, elle veille à être précise et documentée sur chaque étape. C'est de la belle ouvrage, aux qualités scientifiques remarquables dont les Archives cantonales vaudoises sont dépositaires de la plus grande partie des archives, depuis le 30 octobre 2008 (ACV, PP 903).

*Gilbert Coutaz*

**Pierre-Yves DONZÉ, *Rattraper et dépasser la Suisse. Histoire de l'industrie horlogère japonaise de 1850 à nos jours*, Neuchâtel: Alphil, 2014, 506 p.**

Une lacune importante vient d'être comblée. L'horlogerie japonaise a peu retenu l'attention des chercheurs. Excepté quelques publications à caractère généraliste ou des travaux centrés sur l'émergence des montres à

quartz, le Japon est le grand absent de l'histoire de l'horlogerie malgré son ancienneté. Les difficultés d'accès aux sources expliquent ce désintérêt des historiens occidentaux et le fait que l'industrie horlogère japonaise n'est qu'un acteur mineur en regard des géants que sont les industries textile, automobile, électronique, sidérurgique ou des machines-outils, fleurons de l'histoire industrielle nipponne.

Pierre-Yves Donzé, professeur associé et chercheur à l'Université de Kyoto, auteur de nombreux livres et articles touchant l'histoire horlogère suisse faisant autorité, brosse un tableau impressionnant des circonstances de l'apparition, du développement et de l'affirmation surprenante de ce nouvel acteur qui ébranla la domination de l'horlogerie suisse dès les années 1960. Sa familiarité avec l'histoire industrielle, ses modèles théoriques, celle des technologies, sa maîtrise de la langue japonaise et des arcanes des industries horlogères internationales, lui permettent d'appréhender l'essor industriel de l'horlogerie japonaise en suivant une double logique chronologique et thématique « visant à montrer comment une industrie de substitution aux importations parvint à se mettre en place » avant de connaître une croissance exceptionnelle qui lui donnera l'occasion de s'imposer dans le secteur horloger mondial.

La première partie (naissance d'une industrie 1850-1945) examine les circonstances et les conditions de la fabrication d'horloges et de montres au Japon et les raisons de la prééminence des montres sur les horloges au prix de lents tâtonnements, de copies de montres suisses, de succès techniques suivis d'échecs entrepreneuriaux pour arriver finalement à mettre au point la production en masse de montres de qualité qui s'avère déterminante. Cette performance de l'industrie horlogère japonaise sera appelée à s'imposer sur le marché mondial une vingtaine d'années après la reddition du Japon atomisé en 1945. Trois thèmes majeurs structurent la démonstration : les enjeux technologiques, commerciaux et organisationnels, soit la manière dont les entreprises sont gérées, forment le fil rouge de cette magnifique synthèse. Ces trois thèmes sont abordés, d'abord pour l'ensemble du secteur horloger avant d'être analysés au niveau de l'entreprise. L'acquisition de pièces suisses destinées à être copiées, parfois améliorées, s'impose comme vital pour les fabricants japonais qui ne reculent devant aucun obstacle pour se les procurer. L'importance accordée à la formation mérite d'être soulignée, les universités techniques se mettent au service de l'industrie sans état d'âme.

En fin connaisseur, Pierre-Yves Donzé analyse la réaction des milieux horlogers suisses face à la naissance d'un concurrent lointain jugé peu fiable. Les remarques condescendantes restent superficielles et l'absence d'approche rationnelle laisse songeur, à l'exception des rapports d'Aristide Racine qui visita quelques fabriques en 1958.

L'analyse détaillée des principales entreprises horlogères japonaises montre bien, à travers ces études de cas, comment ces enjeux furent appliqués sur le terrain. Le rôle de l'État se mesure par une politique douanière protectionniste, le soin apporté à la formation des ingénieurs et un réel soutien à toute initiative favorable au tissu industriel. La stratégie financière de la famille Hattori, leader du secteur horloger, est basée sur un autofinancement systématique, facilité par une belle rentabilité des capitaux investis, dans le but affirmé de se passer de crédits bancaires, gage d'indépendance. La création de réseaux, une stratégie matrimoniale exemplaire (le fondateur de la dynastie aura trois fils et onze filles) et une vision à long terme, fondée sur une morale sans concession, qui aurait enchanté Max Weber, expliquent la solidité du groupe Hattori. La fabrication d'armes et de munitions a joué un rôle important durant les années 1930 comme ce fut le cas en Suisse durant les deux guerres mondiales. Les neuf années de guerre que traverse le Japon de 1931 à 1945 font l'objet d'un examen minutieux qui laisse apparaître que les institutions mises en place par l'État au cours des années 1930 pour assurer l'indépendance industrielle du pays et permettre le passage à une économie de guerre vont survivre au conflit. Toutes les entreprises horlogères sont reconverties, en partie, dès 1935, dans la fabrication de munitions et d'armement ; mais elles n'abandonnent pas l'horlogerie en poursuivant la fourniture de montres pour les troupes. Cette réorientation de la production entraîne une croissance importante dans les volumes qui nécessite diverses restructurations à tous les niveaux pour en arriver à une autonomisation de la production de montres. Citizen Watch, pour sa part, va tirer parti de la production en masse de munitions pour mettre au point de nouvelles machines-outils, qui deviendront l'une des grandes spécialités



de l'entreprise après 1945. La chronométrie de marine fait l'objet de soins attentifs vu son intérêt pour un pays insulaire. Toutes ces recherches de produits et de nouvelles technologies favoriseront le développement de l'horlogerie japonaise après 1945 qui les adaptera dès le retour d'une production civile sous contrôle américain.

La seconde partie couvre la période 1945-1985, son titre « la conquête du monde » n'est pas usurpé. Les trois thèmes majeurs sont repris à travers des études de cas bien insérées dans l'histoire industrielle du Japon. Les entreprises japonaises se concentrent sur un nombre limité de calibres produits en masse alors que les horlogers suisses mettent sur le marché des centaines de types de montres; cette offre pléthorique ne permettant pas de rationaliser la production comme c'est le cas aussi dans la recherche technique en Suisse. Les expériences de production en série des armements vont être transférées à l'industrie horlogère, facilitant l'émergence de la montre à quartz issue de ces nouvelles technologies. Elles vont changer en profondeur les règles du jeu et les rapports de force du monde horloger au début des années 1970, période noire de l'industrie horlogère suisse qui va traverser une crise d'une rare ampleur.

Notons que les Suisses maîtrisaient, eux aussi, ces nouvelles technologies du quartz, mais, vu la structure éclatée de l'industrie horlogère suisse, ils se montrèrent incapables de transformer cette innovation en un produit commercialisable à large échelle. La Swatch ne relèvera ce défi qu'une quinzaine d'années plus tard. La « révolution du quartz » permit aux Japonais de multiplier par dix le volume de leur production entre 1975 et 1990. Mais le succès des montres à quartz doit être relativisé, car ce sont bel et bien les montres mécaniques de qualité produites en masse qui permettent au Japon de s'imposer sur le marché mondial, comme les statistiques le démontrent. Trente ans après la guerre, les entreprises horlogères nippones sont devenues des sociétés compétitives qui ne craignent plus la concurrence étrangère. Elles vont commencer à délocaliser leur production vers des pays à bas salaires du Sud-Est asiatique en empruntant ainsi le chemin de la division internationale du travail.

La troisième et dernière partie, plus courte, survole les années 1985-2014 en présentant les « nouvelles » stratégies des horlogers japonais confrontés à des conditions de plus en plus dures de la concurrence mondiale, qu'ils peineront à assumer après le triomphe des années 1980. La fin de leur hégémonie serait due, en partie, à leur quête obsessionnelle de nouveaux produits, à la prééminence de la technique au détriment des marchés de plus en plus orientés vers les marques et le design. Les horlogers suisses se sont repositionnés vers le luxe en pariant sur un marketing agressif que les techniciens nourrissent en créant des montres appropriées à ces nouveaux créneaux; le bas de gamme électronique n'étant pas abandonné grâce à la créativité du groupe Swatch (voir Pierre-Yves Donzé, *Histoire du Swatch group*, Neuchâtel: Alphil, 2012).

Cet essai de synthèse, basé sur une documentation originale, difficile d'accès, remarquablement mise en perspective, aide à mieux comprendre l'imbrication des différents facteurs technologiques, institutionnels, politiques, commerciaux, organisationnels, financiers et même spatiaux à l'origine du miracle japonais qui semble s'essouffler depuis. L'avenir confirmera ou infirmera cette hypothèse. *Wait and see...*

*François Jequier*

**Simon LERESCHE, *L'épopée touristique de Ballaigues 1870-1954, Sainte-Croix: Mon Village, 2013, 193 p.***

Depuis quelques années, l'histoire du tourisme a le vent en poupe en Suisse romande. Sous l'impulsion de Laurent Tissot (Université de Neuchâtel) et de Cédric Humair (Université de Lausanne), nombre de travaux ont été réalisés dans ce domaine, trop longtemps négligé par les chercheurs. L'ouvrage consacré par Simon Leresche au passé touristique de Ballaigues, précisément issu d'un mémoire de master neuchâtelois, s'inscrit dans cette dynamique. Le cas du village vaudois, dont l'auteur est originaire, illustre de manière exemplaire l'épanouissement d'un tourisme estival de moyenne altitude dans l'Arc jurassien à la Belle époque. Cas